

Petite Préface Pasolinienne

1

Le visage de Pier Paolo Pasolini m'a toujours fait peur.

Et si j'évoque cela, c'est en contre-hantise de l'Hydrobase d'Ostie, quand en décembre 1975 le visage de Pasolini, à coups de planches, fut presque broyé, et que Pelosi déclara à la police que Pasolini, sans lunettes cette nuit là, lui aurait fait peur.

La mort de Pasolini m'a toujours fait peur.

Pour accompagner les présents poèmes de *Dal Diario* (titre original du livre), la lecture de l'autobiographie lapidaire et inachevée *Poeta delle ceneri* n'est pas vaine :

« J'ai été un "poète de sept ans"
 — comme Rimbaud — mais seulement dans la vie.
 Maintenant, dans un village
 entre la mer et la montagne,
 où éclatent de grands orages,
 l'hiver il pleut beaucoup,
 en février les montagnes apparaissent
 claires comme du verre,
 juste au-delà des branches humides,
 puis naissent les primevères inodores
 sur les fossés,
 l'été, les parcelles, petites, de maïs
 alternant avec celles vert sombre de luzerne
 se dessinent contre le ciel pastel
 comme un paysage mystérieusement oriental. »

On y retrouve Casarsa, le village natal de Susanna, la mère adorée (et donc le conflit avec le père vaguement fascisant) : « la chose la plus importante de ma vie a été ma mère », et la douloureuse présence de Guido, le frère

mort en 1945, « partisan tué par d'autres partisans, communistes ». Tout un arrière-plan assez dramatique qui vient tendre le tableau du paysage comme un châssis le ferait d'une toile virginale mais non immaculée. Comme l'écrit P.P.P. dans *Qui je suis* : « en février les montagnes apparaissent claires comme du verre », « l'été, les parcelles, petites, de maïs alternant avec celles vert sombre de luzerne se dessinent contre le ciel pastel comme un paysage mystérieusement oriental (...) ».

Clarté, mystère : voilà sans doute les deux maîtres-mots de *Je suis vivant* : clarté de la campagne, de l'air, de la fontaine de Vinchiaredo, des nuages, du ciel, du son, du mois d'avril, des stridences des hirondelles; à quoi inextricablement se mêle le mystère des nuits, de la famille privée de mémoire, de l'odeur des champs impubères, de la secrète solitude, de l'ombre de la Carnia, du cri, de la conscience, du triste crépuscule, du lit impur, du son de cloche obsédant, de la nostalgie du péché, du miroir —

Clarté & mystère ensemble, et non pas dispersés ou alternés au fil des poèmes mais éprouvés ensemble dans l'évocation d'un même poème. La limpidité cristalline, parfois jusqu'à l'aveuglement, du paysage, la limpidité trop cristalline exacerbe les nerfs, la vision au point de jeter la perception au sein d'un désarroi solitaire, obscur tréfonds où la sueur du péché — le sentiment de la faute

— sculpte de fantasmes inaccomplis les draps du lit
désert —————

Comme il est étonnant de bien considérer que ce livre s'est écrit en 1945 et 1947, entre vingt-trois et vingt-cinq ans : tant de nostalgie l'irrigue déjà — ce terrible sentiment que les émotions une fois vécues ne s'éprouveront plus jamais; qu'il est définitivement vain de revenir sur les lieux aimés; qu'à leurs places, un désert étendra son empire; que la mort des sensations neuves est consommée. Et pourtant ! Il suffit une (autre) fois du cri d'un enfant pour saisir cette émotion profonde, incomparable, qui se traduit d'un mot : « je suis vivant ». Alors c'est tout un monde qui renaît : monde mythologique des jeux antiques et de l'enfance remémorée.

On ne pourra pas ne pas être admiratif face à l'élégante simplicité des poèmes de *Dal Diario* : par un vocabulaire sobre et volontiers récurrent hanté de quelques mythèmes de l'enfance (tels ce rossignol — mot qui rappelle les premiers vers initiés par la mère; ou encore les grillons, sentencieux et sarcastiques); par un usage inhabituel de l'interrogation posée comme une affirmation ouverte sur l'attente et le doute, Pasolini réussit à créer ce subtil et presque impalpable malaise de l'être simultanément attiré et rejeté par un univers, son univers, familier & étranger, un univers trop cristallin pour n'être pas étouffant; trop connu pour n'être pas menaçant. Rarement, la fusion se produit —, persiste le plus souvent l'impression qu'une vitre s'interpose entre le poète et la nature *signifiante* (on est loin ici de l'effusion romantique ou nordique) : il y a trop de violence, trop de réalité dans cette nature que déchire heureusement le son lointain d'un autocar ou d'un avion, dont les vrombissements "enchanteurs" brisent un instant la vitre du silence, comme la nuit la mouche vient le rayer —

Revenant sur les traces de l'ancien festin, pour le dire comme Rimbaud dont la lecture fut une révélation,

Pasolini ne découvre — par la cruelle véracité du miroir « où je regarde en connaisseur / le déclin de mon visage » — que la loi précoce du Temps. Certains diront qu'il s'agit là d'une obsession proprement homosexuelle au mieux, au pire d'un regard de gigolo : nous pencherons plutôt pour une naturelle et atroce attention aux signes de la mort (laquelle attention, *ovviamente*, n'a rien à voir avec la récente préoccupation du corps masculin autorisé, sommé par l'air du temps à paraître beau pour convaincre). Certains les guettent au-delà du miroir qui renvoie les rides du front qui tôt apparaissent pour, sans trop se prononcer, ne plus disparaître. Métaphore de la virginité perdue ? Voici le quasi-début de *Qui je suis* : « J'ai donc quarante-quatre ans, que je porte bien (et même hier, deux ou trois soldats, dans un bosquet à putain, m'en ont donné vingt-quatre — pauvres garçons qui ont pris un enfant pour quelqu'un de leur âge ». Dialectique anxieuse de Pasolini : lui le plus âgé n'est qu'un enfant comparé aux petits jeunots des bosquets... Antique séparation de l'être intérieur et de l'apparence que le miroir incarne et creuse impitoyablement : le sentiment profond que l'on a de soi — autrement dit le *réel* — ne coïncide jamais avec la *réalité* de l'image que l'âge aggrave : l'âme peut rester pure au fur et à mesure que le corps se corrompt. Pasolini ne le sait que trop, en souffre terriblement traquant au miroir cette corruption